59638

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE,

Représentée par les Comédiens Français.

PAR M. LESAGE.

A PARIS,

Chez BARBA, au Magasin des Pièces de Théâtre, rue André-des-Arts, nº 27.

AN CINQUIEME DE LA RÉPUBLIQUE. (1797).

PERSONNAGES.

M. ORONTE, Bourgeois de Paris,	*MM. Bouvard.*
VALÈRE, Amant d'Angélique,	*St. Clair.*
M. ORGON, Père de Damis,	*Bourdais.*
CRISPIN, Valet de Valère.	*Frogère.*
LABRANCHE, Valet de Damis.	*Michot.*
Mde. ORONTE, sa femme.	*Mdes. Baptiste.*
LISETTE, Suivante d'Angélique,	*Desbrosses.*
ANGÉLIQUE, fille d'Orgon, promise à Damis.	*Mll. Pauline.*

La Scène est à Paris.

Google

CRISPIN
RIVAL DE SON MAITRE,
COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.
VALÈRE, CRISPIN.

VALERE.

AH, te voilà, bourreau!

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALERE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons-là, je vous prie, toutes nos qualités. De quoi vous plaignez-vous?

VALERE.

Dequoi je me plains, traitre! tu m'avais demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

CRISPIN.

Parbleu, Monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus sujet de se plaindre que l'autre.

VALERE.

Je voudrais bien savoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un Chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province, par sa maniere de jouer.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent; et tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monsieur, nous n'avons pas fait une heureuse pêche.

Le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALERE.

Le bon fond de garçon que voilà! Ecoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé : j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALERE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cent francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fourni, aurait-il obtenu sentence contre vous?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avait fait assiguer, a découvert que nous agissions de concert avec lui?

VALERE.

Ce n'est point cela, Crispin. Je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh oh! Et de qui par aventure?

VALERE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connais de vue, peste la jolie figure! son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très-riche.

VALERE.

Oui, il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique!

VALERE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle sait vos sentimens?

VALERE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable, mais

Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Et que vous a-t-elle dit cette désespérante Lisette ?

VALERE.

Que j'ai un rival ; que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province, qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Et qui est ce rival ?

VALERE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le tems qu'elle me disait cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALERE.

Va trouver Lisette de ma part, parle-lui ; après cela, nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALERE.

Je vais t'attendre au logis.

SCENE II.

CRISPIN *seul.*

Que je suis las d'être valet ! Ah ! Crispin, c'est ta faute ; tu as toujours donné dans la bagatelle, tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu, j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCENE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'est-ce pas là Crispin ?

CRISPIN.

Est-ce Labranche que je vois ?

LABRANCHE.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN.

C'est Labranche, ou je meure ! l'heureuse rencontre ! que je t'embrasse, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avais-tu donc fait ?

LABRANCHE.

Une nuit je m'avisai d'arrêter dans une rue détournée un marchand étranger pour lui demander par curiosité des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse, il crie au voleur, le guet vient, on me prend pour un fripon, on me mene au Châtelet, j'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LABRANCHE.

J'y aurais demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LABRANCHE.

On était furieusement prévenu contre moi ; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissans amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois, tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

LABRANCHE.

Non, ventrebleu, je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je suis comme toi un fripon honoraire, je suis rentré dans le service aussi ; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages ; je ne suis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi, je demeure à Chartres, j'y sers un jeune homme appellé Damis ; c'est un aimable garçon, il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'est un homme universel ; nous faisons ensemble, toutes sortes de débauches ; cela m'amuse, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'inocente vie !

LABRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément. Mais dis-moi, Labranche, qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez Monsieur Oronte ?

LABRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître !

LABRANCHE.

M. Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours, j'y étas. avec lui : nous allâmes voir M. Oronte qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entr'eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LABRANCHE.

Oui, le contrat est déjà signé des deux pères et de Madame Oronte ; la dot qui est de vingt mille écus en argent comptant est toute prête, on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! parbleu, cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi ! ton maître ?

CRISPIN.

Il est amoureux de cette même Angélique ; mais puisque Damis....

LABRANCHE.

Oh ! Damis n'épousera point Angélique ; il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh la quelle ?

LABRANCHE.

Pendant que son père le mariait ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LABRANCHE.

Il aimait une jeune personne avec qui il avait fait les choses, de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée de parens. La fille est de condition, Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh ! cela change la thèse.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tout faits ; j'ai ordre de les emporter à Chartres, aussi-tôt que j'aurai vu M. et Mme Oronte, et retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de M. Orgon !

LABRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crispin nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche, attends, mon enfant; il me vient une idée. Dis-moi un peu; ton maître est-il connu de M. Oronte ?

LABRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu, si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire; mais après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire; une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parles; de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser !....

CRISPIN.

Mon maître ! fi donc, voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique. Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malpeste, tu as raison; cela n'est pas mal imaginé, au moins.

CRISPIN.

Je suis amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LABRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien !

CRISPIN.

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissemens.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LABRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous disparaîtrons ensemble.

LABRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier. Le coup, je l'avoue, est peu hardi ; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume ; qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est M. Oronte.

LABRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et Madame Oronte ?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans ; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit, il faut à présent emprunter des habits pour...

LABRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître ; oui justement, tu es à-peu-près de sa taille

CRISPIN.

Peste ! il n'est pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte ; allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage par une fausse confidence à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse ! entres dans ma situation, Lisette ! que dois-je faire ? Conseilles-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi ?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspire l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils ; l'un, d'oublier Valère ; et l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour, pour suivre le premier ; j'ai la conscience trop délicate, pour vous donner le second : cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez, il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience; oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout; elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, carressons-la: dans le fond, elle a de l'amitié pour vous, elle obligera peut-être M. Oronte à retirer sa parole.

ANGELIQUE

Tu as raison, Lisette; mais je crains....

LISETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Tu connais ma mère; son esprit a si peu de fermeté!

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier; n'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois; retirez-vous pour un moment, vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

SCENE V.

Mde. ORONTE, LISETTE.

LISETTE, *sans faire semblant de voir Mde. Oronte.*

Il faut convenir que Mde. Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

Mde. ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE.

Ah, Madame, je ne vous voyais pas! ces paroles que vous venez d'entendre, sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec Mlle Angélique, au sujet de son mariage. Vous avez, lui disais-je, la plus judicieuse de toutes les mères, la plus raisonnable.

Mde. ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes. C'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Mde. ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure mère du monde; je mets en fait que si votre fille avait de la répugnance à époser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

Mde. ORONTE.

Moi, la contraindre! moi, gêner ma fille! à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens. Dites-moi, Lisette, aurait-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh, mais....

Mde. ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, Madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Mde. ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! Madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez M. Oronte, la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siége de Candie?

Mde. ORONTE.

Il est vrai que si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé M. Oronte.

LISETTE.

Hé bien, Mde., Mlle. votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

Mde. ORONTE.

Eh, qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire !

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Mde. ORONTE.

Qui ? Valère !

LISETTE.

Lui - même.

Mde. ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir ; il nous regardait hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés ? Etes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE, *fait signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, Madame, il me l'a dit lui-même, et il m'a chargé de vous prier de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

SCENE VI.

Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Pardonnez, madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres ; mais vous savez.....

Mde. ORONTE.

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parens ; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGELIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE.

Ce n'est pas assez, madame ; M. Oronte est un petit opiniâtre ; si vous ne soutenez pas avec vigueur.....

Mde. ORONTE.

Oh ! n'ayez point d'inquiétude là-dessus ; je prends Valère sous ma protection ; ma fille n'aura point d'autre époux que lui ; c'est moi qui vous je dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCENE VII.

Madame ORONTE, M. ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

Mde. ORONTE.

Vous venez fort à propos, monsieur; j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE.

Ah, ah ! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

Mde. ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande ; il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentilhomme ; et en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE.

Bon.

M. ORONTE.

J'estime Valère ; et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerais très-volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

Mde. ORONTE.

D'où vient, monsieur ?

M. ORONTE.

D'où vient ! Voulez-vous que nous manquions de parole à M. Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui ?

Mde. ORONTE.

Non.

M. ORONTE.

Hé bien, Labrauche, quelle nouvelle ?

LABRANCHE.

Monsieur, Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas; j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGELIQUE, *bas.*

O Ciel !

M. ORONTE.

Je l'attendais avec impatience; mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là ?

LABRANCHE.

Oh, monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familierement avec vous : c'est le garçon de France qui a les meilleures manières; quoi que je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

Mde. ORONTE.

Est-il poli, est-il sage ?

LABRANCHE.

S'il est sage ! madame ! Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris; tudieu ! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et M. Orgon n'est-il pas avec lui ?

LABRANCHE.

Non, monsieur, de vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M ORONTE.

Le pauvre bonhomme !

LABRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit.

(*Il donne une lettre à M. Oronte.*)

M. ORONTE *lit le dessus.*

A M. M. Craquet, médecin, dans la rue du Sépulchre.

LABRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LABRANCHE *tire plusieurs lettres, et en lit les adresses.*

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses. Voyons celle-ici.... *Il lit....* A M. Bredouillet, avocat au Parlement, rue des Mauvaises-Paroles. Ce n'est point encore cela; passons à l'autre.... *Il lit....* A M. Gourmandin, chanoine de... ouais je ne trouverai point celle que je cherche... *Il lit....* A M. Oronte. Ah! voici la lettre de M. Orgon... *Il la donne....* Il l'a écrite d'une main si tremblante, que vous n'en reconnaitrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnaissable.

LABRANCHE.

La goutte est un terrible mal! Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que Mde. Oronte, Mlle. Angélique, Lisette, et toute la compagnie.

M. ORONTE, *lit.*

Je me disposais à partir avec Damis, mais la goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme ma présence n'est point absolument-nécessaire à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposition retardât un mariage qui fait ma plus chère envie, et toute la consolation de ma vieillesse. Je vous envoie mon fils; servez-lui de père, comme à votre fils. Je treuverai bon tout ce que vous ferez.

De Chartes,

Votre affectionné serviteur,

ORGON.

Que je le plains!... Mais qui est ce jeune homme qui s'avance? Ne serait-ce point Damis?

LABRANCHE.

C'est lui-même; qu'en dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

SCENE IX.

M. ORONTE, Madame ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE, LABRANCHE, CRISPIN.

Mde. ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment.

CRISPIN.

Labranche ?

LABRANCHE.

Monsieur.

CRISPIN.

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-père ?

LABRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE.

Soyez le bien venu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée ?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme ; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malpeste, la jolie famille ! Je ferai volontiers ma femme de l'une, et ma maîtresse de l'autre.

Mde. ORONTE.

Cela est trop galant. Il paraît avoir de l'esprit, Lisette ?

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN.

Quel air, quelle grâce, quelle noble fierté ! Ventre-bleu,

Madame, vous êtes toute adorable ! mon père me le disait bien : tu verras Mde. Oronte, c'est la beauté la plus piquante.

Mde. ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN.

La plus déság... Je voudrais, dit-il, quelle fût veuve, je l'aurais bientôt épousée.

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

Mde. ORONTE.

Je l'estime infiniment, monsieur votre père ; que je suis fâchée qu'il n'ait pû venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! Il se promettait bien de danser la bourée avec Mde. Oronte.

LABRANCHE.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage, car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Hé, mais toutes les conditions sont arrêtées entre nous, et signées ; il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot ? Oui, c'est fort bien dit. Labranche ! Permettez que je donne une commission à mon valet. Va chez le marquis.... *bas*.... va-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends.... *haut*.... et tu lui diras que je lui baise les mains.

LABRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCENE X.

M. ORONTE, Mde., ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN.

M. ORONTE.

Revenons à votre père ; je suis très-affligé de son indisposition ; mais, satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu de nouvelles de son procès.

CRISPIN, *d'un air inquiet.*

Labranche ?

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous ?

CRISPIN.

Bas. Maugrebleu de la question!... *haut...* J'ai oublié de charger Labranche.... *bas.* Il devait bien me parler de ce procès-là !

M. ORONTE.

Il reviendra. Hé bien, ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN.

Oui, dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

Mde. ORONTE.

Le ciel en soit loué.

CRISPIN.

Mon père avait cette affaire à cœur ; il aurait donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le dementi.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ; mais la justice est une si belle chose, qu'on ne saurait trop l'acheter.

Mde. ORONTE.

J'en conviens, mais malgré cela ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah, cela n'est pas concevable ! Il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appellez-vous, de tous les hommes ? il m'a dit que sa partie était une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie était une femme, d'accord ; mais cette femme avait dans ses intérêts un certain vieux normand qui lui donnait des conseils ; c'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père.... Mais changeons de discours; laissons-là les procès, je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir Mde. Oronte.

M. ORONTE.

Hé bien, allons, mon gendre, entrons, je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *donnant la main à Mde. Oronte.* Madame ?

Mde. ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille ; Damis a du mérite.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Hélas ! que vais-je devenir ?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de M. Damis, cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lisette tu sais mes sentimens, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, *pleurant.*

La pauvre enfant !

ANGELIQUE

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort ?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette !

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée, que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, VALERE, LISETTE.

VALERE, *à part.*

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours ; qu'il méditait un stratagême ; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE.

Valère vient.

VALERE.

Je ne me trompe point ; c'est elle-même. Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée ? Quel sera le fruit.... Mais quoi ! vous pleurez l'une et l'autre !

LISETTE.

Hé oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALERE.

Qu'est-ce que j'entends !

LISETTE.

Et dès ce soir, il épousera ma maîtresse.

VALERE.

Juste ciel !

LISETTE.

Si du moins après son mariage, elle demeurait à Paris,

passe encore ; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisir ; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai ; mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis !

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connais tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah ! si nous n'avions que ce Damis à craindre, nous devrions nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère ?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique, Damis depuis huit jours s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère Damis est ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il est en ce moment au logis, avec M. et Mde. Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis, et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit ; j'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement ! oh, oh, approfondissons un peu cette affaire, il me paraît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monsieur, allez quérir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE.

Dans un moment je suis de retour.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle : je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque temps votre mariage. Je vois venir M. Oronte ; pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

SCENE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette ?

LISETTE.

Oui, monsieur, il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Hé quoi ?

LISETTE.

Par ma foi ! Damis est un plaisant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une !

M. ORONT.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié, il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon ! cela se peut-il, Lisette ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur, Damis l'a mandé lui-même à Valère qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure. Valère est allé quérir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé, monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous pas? les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment quelque attention! si j'étais à votre place avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison, je vois paraître le valet de Damis, il faut que je le sonde finement. Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, *en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvait se confirmer!

SCENE XIV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labranche ; viens-ça, je te trouve une physionnomie d'honnête-homme.

LABRANCHE.

Oh, monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête-homme que ma physionnomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise. Ecoute, ton maître à la mine d'un verd galand.

LABRANCHE.

Tudieu, c'est un joli homme. Les femmes en sont folles. Il a un certain air libre qui les charme. M. Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles, pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous ?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité : je sais tout, je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LABRANCHE.

Ouf !

M. ORONTE.

Tu te troubles, je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, monsieur ?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendart ! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LABRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans toutes les mesures qu'il prend, pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là ?

M. ORONTE.

Il est vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait ? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié. Valère même montre une lettre supposée qu'il dit avoir reçu de mon maître ; et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE. *bas.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LABRANCHE.

Et pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas ; après quoi, vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, *bas.*

Hon, hon, ce raisonnement est assez raisonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs sont trompés. M. Oronte est homme d'esprit, homme de tête ; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu.

LABRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n'est point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère ! il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connaissent seulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malpeste, monsieur, que vous êtes pénétrant ! Comment, rien ne vous échappe !

CRISPIN.

Ah ! oui, oui, je m'en souviens ; à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardens pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre.

LABRANCHE.

Il n'est pas sot ce Valère, il n'est parbleu pas sot.

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête non plus, je ne suis palsembleu pas bête, et pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire ; ou plutôt Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous donner vingt-mille écus en argent comptant ; mais voulez-vous prendre pour cette somme ma maison du Fauxbourg Saint-Germain ; elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre ; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres, je voudrais bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah, monsieur, la belle acquisition ! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LABRANCHE.

Du moins, monsieur, du moins.... Comment, sans

parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujon !

M. ORONTE.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Ecoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître, je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ah, quelle bonté, M. Oronte ! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnaissance.... mon cœur.... enfin, j'en suis tout pénétré.

LABRANCHE.

M. Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous quérir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent ! Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah, ah, ah; que cela sera plaisant !

LABRANCHE.

Oui, oui; c'est cela qui sera tout-à-fait drôle !

SCENE XVI.

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connaisse Damis.

LABRANCHE.

Ils se connaissent si bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois ; mais, grâces à mes soins, M. Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN.

O Ciel !

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-temps !

SCENE XVII.

VALÈRE, CRISPIN, LABRANCHE.

VALERE.

Je puis avec cette lettre, entrer chez M. Oronte ; mais je vois un jeune homme, serait-ce Damis ? Abordons-le ; il faut que je m'éclaircisse..... Juste Ciel ! c'est Crispin !

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de M. Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous,

VALERE.

Il n'est point nécessaire d'employer aucun stratagême pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALERE.

Je sais le nom de mon rival, il s'appelle Damis ; je n'ai rien à craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié ! tenez monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALERE.

Serait-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable ? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes..... (*Il lit la lettre de Damis.*)

De Chartres.

Vous saurez, cher ami, que je me suis marié en cette ville ces jours passés. J'ai épousé secrètement une fille de condition. J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous faire de vive voix tout le détail de ce mariage. DAMIS.

LABRANCHE.

Ah ! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauche un mariage ; mais M. Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a par ce moyen assoupi la chose.

VALERE.

Damis n'est donc point marié?

LABRANCHE.

Non.

CRISPIN.

Eh non !

VALERE.

Ah ! mes enfans, j'implore votre secours. Quelle entreprise as-tu formé, Crispin ! Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement ? que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux avant ce temps-là dégoûter M. et Mde. Oronte de son alliance.

VALERE.

De quelle manière ?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des discours insensés, je fais des actions

ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connaissez le caractère de Mde. Oronte, elle aime les louanges, je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oserait dire à une femme de robe.

VALERE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Hé bien ! je ferai et dirai tant de sotises, qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALERE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagême ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah Crispin ! que ne te dois-je pas ?

CRISPIN.

Demandez par plaisir à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah ! monsieur, que vous avez-là un domestique adroit. C'est le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal à la vérité, et si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance ; je vous promets....

CRISPIN.

Eh ! monsieur, laissez-là les promesses ; songez que si l'on vous voyait avec nous, tout serait perdu. Retirez-vous et ne paraissez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis, je me repose sur vos soins.

LABRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur, éloignez-vous vite; abandonnez-nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon sort....

CRISPIN.

Que de discours !

VALERE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCENE XVIII.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LABRANCHE.

Nous n'avons jamais eu une alarme aussi chaude ! Je mourrais de peur que M. Oronte ne nous surprît avec ton maitre.

CRISPIN.

C'est ce que je craignais aussi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LABRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LABRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres ! oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention ?

LABRANCHE.

Je regarde.... oui.... non.... ventrebleu, seroit-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LABRANCHE.

Hélas, voilà toute sa figure !

CRISPIN.

La figure de qui ?

LABRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin, c'est M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis ?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez M. Oronte, et tout va se découvrir.

LABRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible. Va m'attendre à l'auberge ; ce que je crains le plus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

SCENE XIX.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON, *à part.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de M. et Mde. Oronte.

LABRANCHE.

Pas... Vous n'êtes pas encore chez eux.... *haut...* Serviteur à M. Orgon.

M. ORGON.

Ah, je ne te voyais pas, Labranche !

LABRANCHE.

Comment, monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens ? Qui vous croyait à Paris ?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que je parlasse moi-même à M. Oronte, et qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances à ce que je vois. Si-bien donc que vous allez trouver M. et Mde. Oronte?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LABRANCHE.

Rendez grâces au Ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment? les as-tu déjà vus, toi, Labranche?

LABRANCHE.

Hé oui, morbleu, je les ai vus! je sors de chez eux Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi?

LABRANCHE.

Contre vous. Hé quoi! a-t-elle dit, M. Orgon nous manque de parole, qui l'aurait cru? ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LABRANCHE.

C'est ce qui je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison! c'est tout ce qu'elle peut faire de sang froid. Elle a fait là-dessus des raisonnemens bourgeois: On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres; on dira plutôt que M. Orgon a approfondi nos biens, et que ne les ayant pas trouvés soldes, il a retiré sa parole.

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LABRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens. Elle a les yeux dans la tête ; elle ne connaît personne ; elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et M. Oronte ?

LABRANCHE.

Oh ! pour M. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui ; il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche ! peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ? Et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances ?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi, je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire un procès que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison ?

LABRANCHE.

Bon, rendus ! ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout à-l'heure.

M. ORGON, *veut entrer chez M. Oronte.*

Non, Labranche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que. . . .

LABRANCHE, *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure ; je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leur premier transport.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LABRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposé à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison ; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LABRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non, viens, Labranche, je les verrai demain.

SCENE XX.

LABRANCHE, *seul.*

Je marche sur vos pas ; ou plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà pour le coup au-dessus de toutes les difficultés. Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit toute entière. Comment tromperai-je Crispin ? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique. Ce sera sa femme une fois. Il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide. Mais non. Rejettons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourrait bien avoir quelque jour sa revanche. D'ailleurs, ce serait aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire ; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici M. Orgon !

SCENE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir...

Digitized by Google

M. ORONTE.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette ; je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère, et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monsieur, vous vous imaginez. . . .

M. ORONTE.

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper, moi ! Je suis le plus pauvre génie du monde. Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre. C'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

SCENE XXII.

LISETTE, *seule.*

Ouais, que signifie tout ceci ? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCENE XXIII.

VALERE, LISETTE.

VALERE, *à part.*

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paraître ici ; car enfin au lieu de détruire son stratagême, je pourrais l'appuyer.

LISETTE.

Ah monsieur !

VALERE.

Hé bien, Lisette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-temps ; où est la lettre de Damis ?

VALERE.

La voici, mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagême ?

LISETTE.

Quel stratagême ?

VALERE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin, qu'est-ce que c'est que ce Crispin ?

VALERE.

Hé parbleu, c'est mon valet !

LISETTE.

Je ne le connais pas.

VALERE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette ; Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALERE.

Ah ! c'en est trop, je perds patience, je suis au désespoir.

SCENE XXIV.

Mde. ORONTE, ANGELIQUE, VALÈRE, LISETTE.

Mde. ORONTE.

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres ?

VALERE.

Supposer, moi, madame ! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous ?

LISETTE.

Hé, madame, M. Valère n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire... Mais, voici M. Oronte qui revient ; monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCENE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, VALERE, Mde. ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. ORONTE.

Il y a de la friponnerie là-dedans, M. Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, M. Oronte.

M. ORONTE.

Madame, je viens de rencontrer M. Orgon en allant chez mon notaire; il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole; Damis est effectivement marié.

ANGELIQUE, *bas.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON.

Il est vrai, madame, et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez...

M. ORONTE.

M. Orgon, n'a pu se dispenser d'y consentir; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

M. ORONTE.

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et Labranche, ce même valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

Labranche, dites-vous? Ah le pendart! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout-à-l'heure empêché d'entrer chez vous. I

m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

Mde. ORONTE.

Le menteur !

LISETTE, *bas.*

Je vois l'enclouеure, ou peu s'en faut.

VALERE.

Mon traître se serait-il joué de moi ?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCENE DERNIERE.

M. ORONTE, Mde. ORONTE, M. ORGON, VALERE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Hé bien, M. Oronte, tout est-il prêt ? notre mariage.... ouf ! Qu'est-ce que je vois ?

LABRANCHE.

Ahi ! nous sommes découverts, sauvons-nous.

Ils veulent se retirer, mais Valère court à eux, et les arrête.

VALERE.

Oh vous ne nous échaperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez.

Valère met la main sur l'épaule de Crispin. M. Oronte et M. Orgon se saisissent de Labranche.

M. ORONTE.

Ah ah ! nous vous tenons, fourbes !

M. ORGON, *à Labranche.*

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis ?

VALERE.

C'est mon valet.

Mde. ORONTE.

Un valet, juste ciel, un valet !

VALERE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il employe pour me tromper, le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, monsieur, doucement, ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, *à Labranche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

LABRANCHE.

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il vous plait, ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi, tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LABRANCHE, *d'un ton pleureur.*

Je suis un fripon, fort bien. Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALERE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat !

CRISPIN, *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe ! que diable, monsieur, vous me prodiguez des épithétes qui ne me conviennent point du tout.

VALERE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traitres !

M. ORONTE.

Que ditez-vous pour vous justifier, misérables ?

LABRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui vous va tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la chose en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Crispin, fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche, tu les auras bientô désabusés.

LABRANCHE.

Non, non, tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien, messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis pour dégoûter, par mon air ridicule, M. et Mde Oronte de l'alliance de M. Orgon, et les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maitre; mais au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire, ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille.

CRISPIN.

Non, monsieur, demandez à Labranche, nous venions ici vous découvrir tout.

VALERE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir; puisque Damis est marié, il était inutile que Crispin fit le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien, messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

Il se met à genoux devant M. Oronte.

LABRANCHE, *se mettant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE.

Eh! monsieur, laissez-vous toucher; nous vous en conjurons par les beaux yeux de Mde Oronte.

CRISPIN.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante!

Mde ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié, je demande grace pour eux.

LISETTE, *bas.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON.

Vous êtes bienheureux, pendarts, que Mde Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avais grande envie de vous faire punir; mais puisque ma femme le veut, oublions le passé: aussi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut songer qu'à se réjouir. (*Aux valets.*) On vous pardonne donc; et même si vous voulez me promettre que vous nous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE, *se relevant.*

Oui, monsieur, nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes nos fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit, mais il faut en faire un meilleur usage; et pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commission.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps. Entrons; j'espère que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille ?

M. ORGON.

J'y veux danser avec Mde Oronte.

M. Orgon donne la main à Mde Oronte, et Valère à Angélique.

FIN.